

## LES VILLES MÉDIÉVALES DE DOBROUDJA AUX XIII<sup>e</sup> ET XIV<sup>e</sup> SIÈCLES

RADU ȘTEFAN VERGATTI

Le territoire actuel de la Dobroudja a suscité, suscite et suscitera l'intérêt des maîtres politiques du littoral de la mer Noire, ainsi que de ceux qui, dominés par des intérêts économiques, y arrivent. Mon affirmation s'appuie sur le fait que, le long de l'histoire, la Dobroudja a été le couloir de passage entre, d'une part, les steppes du sud de l'Ukraine et de la Fédération Russes d'aujourd'hui et, d'autre part, la zone anatolo-égéenne, dominée par l'ancienne ville de Constantinople, riche et florissante – par la suite Istanbul. Dans la partie septentrionale de cette zone les routes terrestres croisent les voies aquatiques car c'est là que le Danube, après avoir traversé presque toute l'Europe, se jette dans la mer Noire, à l'époque la plaque tournante du commerce entre l'Orient et l'Occident<sup>1</sup>.

Du point de vue géographique on peut presque délimiter la région à l'aide des formations naturelles qui existent aujourd'hui encore.

Au nord se trouvait le Delta du Danube. L'analyse des portulans et de mappemondes<sup>2</sup>, ainsi que les études géomorphologiques montrent clairement qu'aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles le delta du grand fleuve présentait cinq bras : Chilia, Sulina, Sfântul Gheorghe, Aspera – aujourd'hui complètement disparu<sup>3</sup> – et Dunavăț, dont on peut encore facilement refaire le parcours<sup>4</sup>. Conséquemment, la superficie du delta était plus grande – de 25 à 30% plus vaste par rapport à sa superficie actuelle.

À l'est, la région était bordée par le littoral de la mer Noire dont le contour des rives était différent de celui d'aujourd'hui. À l'époque, le golfe – aujourd'hui le complexe lacustre Razim-Sinoe – communiquait avec la mer et le delta, l'accès par Gura Portița n'étant pas ensablé<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. M. Berza, *La Mer Noire à la fin du Moyen Âge in Balcania IV*, 1941, passim; R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Aspecte ale civilizației portuare din Dobrogea sfârșitul secolului al XIII-lea și în secolul al XIV-lea in Pontica*, III/1971, passim; R.Șt. Vergatti, *I genovesi e la civiltà portuale nella Dobrugia tra la metà del duecento e la fine del trecento in L'Italia e l'Europa Centro-Orientale attraverso i secoli*, Brăila-Venezia, 2004, passim.

<sup>2</sup> V. dans ce sens R.Șt. Vergatti, *op. cit., loc. cit.*; P. Cotet, *Geomorfologia României*, București, 1973, passim.

<sup>3</sup> M. Ionescu, *Dobrogea*, București, 1904, p. 330.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> P. Cotet, *op. cit.*, p. 339; R.Șt. Vergatti, *Cetatea Enisala in Buletinul Monumentelor Istorice*, I/1971, p. 23.

Vers le sud, la zone, en fait l'actuel Plateau de Dobroudja, était bordée par une immense forêt. On l'appelait «la folle forêt» ou Degliorman pour sa sauvagerie et parce qu'elle était difficile s'accès<sup>6</sup>.

Enfin, vers l'ouest la zone était bordée par le Danube. À cet endroit le fleuve donnait lieu à de vastes marécages : le Marais de Borcea et le Marais de Brăila. La traversée du fleuve se faisait avec difficulté par quelques gués, tel que celui de Piuva Petrii-Vadul Oii.

Dans les documents datant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles la région ainsi délimitée était appelée Podunavia ou Paradunavon<sup>7</sup>. La partie sud de ce qu'on appelle aujourd'hui Dobroudja, occupant la partie méridionale de Degliorman, portait à l'époque le nom de Pays de Cavarna<sup>8</sup>. Au XIV<sup>e</sup> siècle, elle fut appelée le Pays de Dobrotici ou Dobroudja<sup>9</sup> d'après le nom de son légendaire chef, le despote Dobrotici (1351–1389). Ce nom ne pouvait pas s'étendre à la région de Podunavia ou Paradunavon, car Dobrotici n'a jamais étendu sa domination au nord de la ligne Silistra-Mangalia<sup>10</sup>.

Les chroniques turques, ainsi que d'autres sources, mentionnent que l'appellation de Dobroudja a été attribuée par les Ottomans à cette région tard, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, après leur expansion militaire du sud vers le nord, après la conquête de toute la région. En aucun cas on ne peut affirmer que la région a fait partie des possessions politiques de la Horde d'Or. Sur le portulan du cartographe juif Angelino Dulcert (Doluarte) de 1339 apparaît clairement le signe «tamgha» sur le Danube à l'endroit du port de Vicina<sup>11</sup>. Or, la signification de ce signe, entre autres, est de marquer la frontière de la domination politique mongole<sup>12</sup>.

D'autres sources, d'origine orientale cette fois, montrent clairement quelle a été l'appartenance politique de la région aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, depuis la chute de l'Empire Byzantin suite à la IV<sup>e</sup> croisade (1202–1204) et jusqu'à la conquête ottomane de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le chroniqueur persan Rāšīd od-Dīn, très bien renseigné, décrivant le raid des armées sous la commande du kagan Batu khan (1241), précise que le khan Kadan, arrivé devant la

<sup>6</sup> Cf. C.C. Giurescu, *Istoria pădurii românești din cele mai vechi timpuri până astăzi*, București, 1976, p. 20, 241.

<sup>7</sup> Cf. N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, București, 1946, passim.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> Cf. O. Iliescu, *A stăpâni Dobrotici gurile Dunării?* in *Pontica*, III, 1971, passim; R.Șt. Vergatti, *Cetatea Enisala*, loc. cit., p. 25.

<sup>11</sup> Cf. N. Grămadă, *Vicina, Izvoare cartografice. Originea numelui. Identificarea orașului*, extrait de *Codrii Cosminului*, Cernăuți, 1925, p. 458. G.I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, București, 1935, p. 63, planche IX.

<sup>12</sup> *Ibidem*; Imre Báski, *Tamga and Names (a contribution to the tatar ethnogenesis in Tătarii în istorie și în lume*, București, 2003, p. 39–66.

ville de Chilia (Kili), avait considéré que celle-ci se trouvait dans «alaoulak», c'est-à-dire dans les pays des Valaques<sup>13</sup>. Le même chroniqueur désigne les habitants de Chilia et des alentours comme des «kiafiri», c'est-à-dire des infidèles<sup>14</sup>. Comme ils étaient originaires de «alaoulak», ils étaient certainement Roumains. En 1320, le géographe arabe Aboulféda (Abu al-Fidda) confortait les affirmations de Rāšīd od-Dīn : il dit que Isaccea, probablement Vicina, se trouvait dans «alaoulak»<sup>15</sup>. Ibn-Battuta, vers 1330, notait qu'il voyagea de Danube vers le sud, en direction de Constantinople, toujours à travers le «alaoulak»<sup>16</sup>. Enfin, pour clore la série de ces exemples, je dois rappeler que les chroniqueurs turcs aussi, parlant de la conquête de la Dobroudja, ont montré qu'elle se trouvait dans «Eflak», c'est-à-dire en Valachie<sup>17</sup>.

J'ai voulu préciser cet aspect de la domination politique qui, jusqu'à présent, n'a pas été trop pris en compte. Ceux qui ont traité le sujet se sont contentés de répéter les dénominations de Paradunavon ou de Paristrion, qui réfèrent à une situation depuis longtemps révolue<sup>18</sup>... Ceci s'explique facilement, vu que dans le sud-est de l'Europe il y avait peu de savants, le „laicus” étant synonyme de «illiteratus»<sup>19</sup>. On a donc employé pour désigner cette région une dénomination existant par le passé dans la tradition des chroniqueurs byzantins grécisants. Je m'appuie là-dessus aussi sur l'analyse de la liste des „castella”, rédigée vers 1320 sur l'ordre de la Patriarchie œcuménique de Constantinople<sup>20</sup> : à la lire, on est frappé tout de suite par l'absence de „castella” appartenant à la Patriarchie<sup>21</sup> entre Ecrene et Chilia. Je crois que cette situation est due au fait que les structures de l'Église Orthodoxe roumaine étaient en train de s'organiser et, donc, elles ne pouvaient être clairement définies à cette époque-là. On ne peut en aucun cas y voir une infiltration du clergé orthodoxe de Bulgarie, qui se subordonnait à la Patriarchie rebelle d'Ohrid et que, par conséquent, les hiérarques constantinopolitains n'auraient pas manqué d'anathématiser avec haine et ferveur.

La relation homme–environnement a été déterminante tout au long du moyen âge ; c'est pourquoi dans notre cas le couloir qui reliait le Danube à la mer Noire tenait

<sup>13</sup> Aurel Decei, *Relațiile româno-orientale*, București, 1978, p. 206 et les suivantes.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> Cf. *Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français par Renaud*, t. II, Paris, 1848, p. 316.

<sup>16</sup> Cf. *Călători străini despre țările române*, vol. I, édition de M. Holban, București, 1968, p. 4–8; même point de vue exprimé aussi en 1341 dans le *Dusturname* de Umur Beg d'Ayidin (cf. Paul Lemerle, *L'émirat d'Ayidin. Byzance et l'Occident. Recherches sur «La geste d'Umur Pacha»*, Paris, 1957, p. 130–131, n. 6, p. 136 et les suivantes).

<sup>17</sup> *Cronici turcești despre țările române*, vol. I, édition de Mihai Guboglu, Mehmet Mustafa, București, 1968, passim.

<sup>18</sup> R. Florescu, R. Șt. Vergatti, *Problema stăpânirii bizantine în nordul Dobrogei în sec. IX–XI în Pontica*, 5/1972.

<sup>19</sup> Cf. J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident Médiéval*, Paris, 1964, p. X.

<sup>20</sup> Cf. F. Miklosch, J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, I, Viena, 1860, p. 95.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

un rôle primordial. La richesse des forêts, telles que la Forêt de Babadag, des marais du Danube, de la mer Noire, des rivières intérieures – dont Cara-Su, aujourd’hui disparue – ont fourni à la population une nourriture abondante grâce à la pêche et à la chasse. Le Florentin Balducci Pegolotti vers 1330 remarquait dans son traité „Pratica della mercatura” que les blés de la région, exportés par le port de Vicina, étaient de bonne qualité<sup>22</sup>. Nous avons là l’avis de quelqu’un qu’on appellerait aujourd’hui un expert et qui prouve l’existence de l’agriculture en Dobroudja.

La population nombreuse et ses richesses ont eu pour conséquence l’apparition de localités le long du littoral de la mer Noire et des berges du Danube. Leur existence a été notée par les auteurs de portulans et de mappemondes et prouvée par les fouilles. Ainsi, sur le littoral, du sud vers le nord, il y avait Mangalia (Pangalia), Seluda, Laxiluccio (Le Cap Șabla)<sup>23</sup>, Costanza (Constanța), la cité de terre Vadul, Zanuvarada<sup>24</sup>, Babadag, Bambola (Enisala)<sup>25</sup>, Donavici (Dunavăț?), Aspera (Cernețul)<sup>26</sup>, Sancti Gyorgyi (Sfântul Gheorghe)<sup>27</sup>, Solinae (Sulina). Outre ces localités maritimes il y avait les ports fluviaux: Licostomion (Periprava)<sup>28</sup>, Chilia (Chilia Veche)<sup>29</sup>, Proslaviza (Prislava-Nufărul)<sup>30</sup>, Isaccea (Vicina)<sup>31</sup>, Măcin, Grossea (Hârșova)<sup>32</sup>, Rasova, Silistra.

<sup>22</sup> Cf. M. Bloch, *Le problème de l’or au Moyen Âge* in *Annales d’Histoire Economique et Sociale*, V/1933, p. 5.

<sup>23</sup> Laxilucio ou Lasilu a été pour la première fois identifié au Cap Șabla par G. I. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1929, p. 118.

<sup>24</sup> Kretschmer procède à une identification peu probable Zanuvarada-Cernavodă (*Die Italienische Portolane des Mittelalters*, p. 612); N. Grămadă propose l’identification la plus proche de la réalité, plaçant Zanuvarada près de Gura Portiței (N. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio Evo* in *Ephemeris Dacoromana*, IV, p. 240).

<sup>25</sup> Cf. R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Cetatea Enisala, loc. cit.*, p. 26.

<sup>26</sup> Cf. N. Grămadă, *op. cit., loc. cit.*, p. 230–232.

<sup>27</sup> Certains géographes, comme C. Brătescu, ont cru que Sancti Gyorgyi est en fait Giurgiu. On a démontré qu’en fait il s’agit de Sfântul Gheorghe, du Delta du Danube.

<sup>28</sup> Cf. R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Aspecte..., loc. cit.*, p. 303 et suivantes.; *idem, Genovezii..., loc. cit.*, p. 63.

<sup>29</sup> Cf. *Idem, Aspecte..., loc. cit.*, p. 302, n. 31.

<sup>30</sup> Cf. N. Grămadă, *op. cit., loc. cit.*; les amples débats autour de l’identification de la localité médiévale n’ont pas pu modifier l’hypothèse de N. Grămadă.

<sup>31</sup> Pour la localisation de la ville de Vicina sur l’emplacement de la localité Măcin, v. W. Tomaschek, *Zur kunde der Hamus-Halbinsel*, II, in *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Academie von Wissenschaften phil.hist. Classe*, Viena, 113/1886, p. 302; pour Vicina-Isaccea, hypothèse qui rassemble le plus d’adhésions, v. N. Grămadă, *Vicina. Izvoare cartografie..., loc. cit.*, p. 26; pour Vicina=Mahmudia, v. G.I. Brătianu, *Recherches sur Vicina...*, p. 69, 91; pour Vicina= Păciul lui Soare, v. P. Diaconu, *Păciul lui Soare, monografie*, 2 vol., n’importe quelle édition, passim; etc. En ce qui me concerne, j’opte pour la localisation de la Vicina médiévale sur l’emplacement de la ville d’Isaccea pour deux raisons: la raison onomastique (Vicina – la ville était près du gué du Danube et sur l’autre berge se trouvait Oblucița) et le critère numismatique (on a retrouvé à Isaccea, dans la ville et dans ses environs, plus de monnaies et de trésors que dans tout le reste de la Dobroudja, ce qui démontre une activité commerciale intense; cf. E. Oberländer-Târnoaveanu, *Începuturile prezenței*

Toutes les localités énumérées ci-dessus, plus ou moins identifiées<sup>33</sup>, se sont avérées propices à l'abord des bâtiments médiévaux de commerce et aux échanges entre la population indigène et les marchands venus des quatre coins du monde. Comme jusqu'à présent il n'y a pas de définition claire, généralement acceptée de la ville médiévale<sup>34</sup>, j'appellerai villes les habitats qu'un contemporain qualifierait comme telle.

Dans ce sens, retenons «l'Itinéraire grec» et une carte maritime du XV<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Dans «l'Itinéraire grec», rédigé probablement à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par un marin, fin connaisseur du littoral, on pouvait lire : «D'Arghiros jusqu'à Licostomo, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure de la rivière Vicina sud-nord il y a 380 milles. Sur cette voie ... Caliacra est une ville... et à cette embouchure (l'embouchure de Licostomo) se trouve la ville de Licostomi ; Licostomi est une ville»<sup>36</sup>.

Une carte nautique anonyme, datée par son éditeur en 1534, mais copiée d'après un modèle du XV<sup>e</sup> siècle, marque à l'encre rouge Chilia, Licostomo, Caliacra, Varna – des villes connues en tant que centres commerciaux génois et que l'on retrouve sur la liste mentionnée ci-dessus. Elles figurent parmi les plus importantes localités du littoral pontique: Pera, Constantinople, Messembria, Moncastro, etc., elles aussi marquées à l'encre rouge pour les distinguer des localités d'une moindre importance économique, probablement à caractère rural, qui sont marquées à l'encre noire. Il semble bizarre que des localités importantes comme Vicina et Silistra n'y apparaissent pas ; cette omission est explicable compte tenu de la date à laquelle ont été rédigés les documents respectifs (en effet, Vicina avait perdu son importance, sa place étant prise par Chilia) et de la région qui intéresse ces cartes – le littoral, et non la situation du Danube.

L'épanouissement des villes ports médiévaux de Dobroudja s'est produit dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, après la signature de l'accord de Nymphaion<sup>37</sup> (13 mars 1261). Ce document, signé par le basileus Michel VIII

*tătarilor în zona gurilor Dunării în lumina documentelor numismatice în Tătarii în istorie și în lume*, București, 2003, p. 67–102).

<sup>32</sup> M. Popescu-Spinieni affirme que Grossea pourrait être Hârșova (*România în istoria cartografiei până la 1600*, București, 1938, vol. I, p. 82).

<sup>33</sup> La regrettée archéologue Silvia Baraschi s'est déclarée d'accord avec les identifications que j'ai faites. Je renvoie à son étude *Izvoare scrise privind așezările dobrogene de pe malul Dunării în sec. XI–XIV* in «Revista de Istorie», XXXIV (1981), nr. 2, p. 311–345, dans les notes de laquelle l'auteur cite mon article *Aspecte ale civilizației...*, loc. cit. en tant que source pour ses propres identifications.

<sup>34</sup> Cf. Marguerite Boulet-Sautel, *Définition* in La Ville, Col. Sco. Jean Bodin, vol. VI, Bruxelles, 1954, p. 371–405. On n'a pu en venir à une définition de la ville médiévale (cf. Mircea Matei, *Geneză și evoluție urbană în Moldova și Țara Românească*, Iași, 1977, passim; Traian Valentin Poncea, *Geneza orașului medieval românesc în spațiul extracarpatic, secolul X–XIV*, București, 1999, passim).

<sup>35</sup> Cf. *Călători străini...*, vol. I, p. 15–16.

<sup>36</sup> *Ibidem*.

<sup>37</sup> Cf. Ș. Papacostea, *Gênes, Venise et la Mer Noire à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle* in RRh, nr. 29, 1990, p. 211–236.

Paléologue (1258–1282) et les représentants des marchands génois, offrait à ceux-ci le monopole commercial dans le bassin de la mer Noire moyennant leur aide. Par conséquent, ils ont pénétré dans la région de la Dobroudja où ils ont trouvé une population hospitalière, riche, désireuse d'échanges. Dans ces conditions, grâce aux efforts des gens du pays et des marchands venus de la mer Méditerranée, est née la civilisation portuaire propre à la Dobroudja<sup>38</sup>.

Dans la grande majorité des cas, les villes de Dobroudja ont évolué sur l'emplacement des habitats antiques.

Mangalia (Pangalia) conserve jusqu'à présent les traces des constructions génoises : l'ancienne digue génoise et l'emplacement du phare qui y a fonctionné au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles.<sup>39</sup> Jugeant d'après les vestiges médiévaux et les rares mentions du port dans les documents génois, je peux conclure qu'il s'agissait d'une petite localité, où vivaient quelques centaines de personnes<sup>40</sup>. Il s'agissait probablement d'un port où les navires qui parcouraient la mer Noire vers diverses destinations faisaient étape.

Babadag, situé à l'époque dans le Golfe Razim-Sinoe, était un port important et assez grand. En 1261 un groupe de 10 000 familles de Turcs seldjoukides, ayant à leur tête Sari Saltuk, y est venu et s'est établi dans les environs de Babadag<sup>41</sup>. Si on considère qu'une famille dénombrait entre 3 et 5 membres, les Turcs seldjoukides, les premiers à s'être établis en Europe, étaient au nombre de 30 000 à 50 000. Ils ont contribué à l'accroissement de la population de la ville de Babadag, qui comptait 8 000 à 10 000 habitants<sup>42</sup>.

La cité Enisala (Enisale), que le chercheur Octavian Iliescu considère une ville<sup>43</sup>, ne peut, à mon avis, en être une. Dans tous les documents de l'époque on

<sup>38</sup> Cf. R.Șt. Vergatti, *I genovesi...*, loc. cit., passim; la notion de «civilisation portuaire» a été lancée au Congrès International de Sciences Historiques de Vienne, 1965 (Comité International des Sciences Historiques – XIIe Congrès international des Sciences Historiques, Vienne, 29 août–5 septembre 1965, Rapports – III. Commissions Vienne, 1965, p. 159–167).

<sup>39</sup> J'ai pu voir en 1959 les vestiges de ces constructions génoises grâce à l'archéologue Grigore Florescu qui a eu l'obligeance de me les expliquer ; on distingue encore aujourd'hui à Mangalia quelques vestiges de l'ancienne digue génoise ; l'emplacement du phare est bien conservé. Il paraît que l'activité du port de Mangalia a été plutôt faible jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, quand il y a eu une reprise grâce aux navigateurs génois (cf. L. Roman, R.Șt. Vergatti, *Studii de demografie istorică românească*, București, 2002, p. 218, n. 43).

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> Pour l'histoire des Turcs seldjoukides venus en Dobroudja, v. Paul Witlek, Ali Jazijioghlu, *On the Christian Turks of the Dobroudja in Bulletin of the School of Oriental and African Studies XIV* (1952); pour Saru-Saltik et le christianisme schismatique des Seldjoukides, v. J. Deny, Sarı-Saltık Dede, in E. I. IV, Paris, 1930, p. 177–178; *idem*, *Sary-Saltyk et le nom de la ville de Babadagh in Mélanges Emile Picot*, p. II; Halil Inalcık, *Imperiul Otoman. Epoca clasică, 1300–1600*, București, 1996, 121, 372, 380.

<sup>42</sup> Cf. L. Roman, R.Șt. Vergatti, *op. cit.*, p. 219.

<sup>43</sup> Cf. O. Iliescu, *Contributions à l'histoire des colonies génoises en Roumanie aux XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles* in RRH, 28/1989, 1–2, p. 27–28, 50.

l'appelait „le Château Bambola”. Il ne s'agissait pas d'une ville où se pratiquent des échanges commerciaux<sup>44</sup>, mais d'un château militaire destiné à surveiller la navigation sur le canal Dunavăț entre le delta et le Golfe Razim-Sinoe. Dans cet habitat il y avait tout au plus 1 000 personnes<sup>45</sup>.

À son tour, Licostomo, située sur une île aujourd'hui ensablée, présentait les caractéristiques d'une petite ville. Les recherches archéologiques sur place<sup>46</sup>, ainsi que les mentions documentaires où souvent il est désigné comme un «castrum»<sup>47</sup>, le prouvent. Vu les dimensions du schorre, il est certain que la ville ne pouvait avoir plus de 1 000 habitants.

Située sur le Danube, sur le plus important des bras du delta, la ville de Chilia a été fondée elle aussi sur un schorre, occupant une surface bien délimitée. Comme on sait qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, vers 1480, la ville avait 20 000 habitants<sup>48</sup>, sa population était probablement au XIV<sup>e</sup> siècle de 10 000 à 15 000 personnes<sup>49</sup>.

Vicina (Isaccea?) avait, probablement, entre 5 000 et 10 000 habitants. Mon affirmation se fonde sur le fait que ses citoyens étaient à même de payer, en 1286–1287, une garde de 1 000 soldats tatars<sup>50</sup>, ainsi que sur le type de mention dans les documents<sup>51</sup>.

Enfin, la ville de Silistra, située au sud-est de la Dobroudja, sur le Danube, suit d'une certaine manière une évolution différente par rapport à la région, vu qu'elle fut liée surtout à l'existence des principautés bulgares. Il est probable que, compte tenu des informations de la chronique rédigée par Wavrin<sup>52</sup>, ainsi que d'autres renseignements, la ville avait une population d'environ 10 000 habitants aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>53</sup>.

<sup>44</sup> Cf. R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Cetatea Enisala*, loc. cit., p. 25; v. aussi les planches qui accompagnent l'article.

<sup>45</sup> Cf. L. Roman, R.Șt. Vergatti, *op. cit.*, p. 219–220.

<sup>46</sup> Les recherches archéologiques les plus importantes ont été menées le 12 juin 1966 par Simion Gavrilă, le conservateur du Musée du Delta du Danube – Tulcea, P. Diaconu, à l'époque chercheur à l'Institut Archéologique de l'Académie et Șt. Olteanu, à l'époque chercheur à l'Institut Archéologique de l'Académie; c'est alors qu'ont été découverts des vestiges archéologiques qui ont démontré qu'à Periprava il y a eu un habitat byzantin.

<sup>47</sup> Avec ce qualificatif dans les actes de Caffa, le 6 mai 1381 (cf. N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, in *Revue de l'Orient Latin*, 1896, p. 37); le 9 mai 1381 (*idem*, p. 37); le 23 octobre 1381 (*idem*, p. 42); le 2 septembre 1382 (*idem*, p. 41), etc.

<sup>48</sup> Cf. N. Beldiceanu – *La Moldavie ottomane à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle* in «Revue des études islamique», Paris, 1969 (2), p. 239–266.

<sup>49</sup> Cf. L. Roman, R.Șt. Vergatti, *op. cit.*, p. 222.

<sup>50</sup> Anonymi Minorite (*Relationes de martyribus, de Conventibus Fratrum Minorum in Oriente*) ex. cod. Nero A. IX, British Museum, in G. Golubovich, *Biblioteca Bio-bibliografica della Terra Sancta e del'Oriente Francescano*, Quaracchi, 1913, vol. II, p. 66–73.

<sup>51</sup> Cf. G. Brătianu, *Recherches sur Vicina...*, ed. cit., passim.

<sup>52</sup> Cf. *Călători străini...*, vol. I, ed. cit., p. 81–122.

<sup>53</sup> Cf. L. Roman, R.Șt. Vergatti, *op. cit.*, p. 220 et suivantes.

Tous ces chiffres, approximatifs, montrent qu'à cette époque-là les villes de Dobroudja correspondaient au niveau moyen européen.

La structure ethnique de la population urbaine de Dobroudja est dévoilée surtout dans les registres notariaux de Pera, Caffa et Chilia. Je ne reprendrai pas les données contenues dans les registres du notaire Gabrielle de Predono<sup>54</sup>, bien connus, ou dans ceux de la Massaria de Caffa<sup>55</sup>; je m'en tiendrai à quelques exemples tirés du registre cartulaire du notaire génois de Chilia, Antonio di Ponzo<sup>56</sup>. Il résulte de ce dernier document, très précieux parmi les documents privés médiévaux de Roumanie<sup>57</sup>, partiellement conservé<sup>58</sup>, que des Génois, comme le notaire et le consul Barnabo di Carpina, les banquiers Lamberto Buscarini et Luchino Bernama, les marchands Domenico di Monte-Roso, Savone Pellegrino Daniele, Marino d'Isola, Antibre d'Opizzi di Monetta, ainsi que des Grecs, comme les marchands Iane Francopolos, Iane Vasilicos, Iane Koschina, des Arméniens comme le marchand Sarchis ou des Roumains comme aga Costea, etc. habitaient Chilia en 1360–1361<sup>59</sup>. À part eux, qui étaient citoyens de Chilia, dans le registre cartulaire figuraient aussi d'autres Italiens, Grecs, Arméniens, Turcs, Tatars, etc., qui résidèrent pour de brèves périodes dans le port<sup>60</sup>. Une lettre-rapport des Franciscains du 10 avril 1287 envoyée de Caffa par le frère Laurentius Crustos par l'intermédiaire du frère Ladislau à l'intention du général de l'Ordre Franciscain, Matteo d'Aqua Sparta (1287–1289), est très intéressante pour déterminer la composition ethnique de la population du port de Vicina<sup>61</sup>. Elle indique que toute la garde tatar de la ville – mille hommes commandés par le miliaris Argun – avait été baptisée<sup>62</sup>. Cela signifie qu'à côté de la population du port il y avait aussi mille Tatars.

Il est probable que dans toutes les villes ports de Dobroudja, comme dans n'importe quel port, la population était très bigarrée du point de vue ethnique. Il ne faut pas ignorer la présence de la population indigène, la plus nombreuse, constituant le hinterland de la ville.

<sup>54</sup> Cf. G.I. Brătianu, *Recherches...*, passim.

<sup>55</sup> *Ibidem*.

<sup>56</sup> Le manuscrit a été découvert par un fin connaisseur des archives italiennes, Robert Henri Bautier, *Notes sur les sources de l'histoire économique médiévale dans les archives italiennes* in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, École française de Rome, 60 (1948), passim.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 188.

<sup>58</sup> Quelque 100 documents du registre d'Antonio di Ponzo se sont conservés.

<sup>59</sup> Cf. M. Balard, *Un document génois sur la langue roumaine en 1360*, in RESEE, 1980, 2, p. 233–238; R. Manolescu, *Les villes portuaires roumaines au Moyen Âge (Milieu du XIV<sup>e</sup> – milieu du XV<sup>e</sup> siècles)*, in vol. *Wirtschaftskräfte und Wirtschaftswege*, 1981, p. 47–63.

<sup>60</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no. XVI, fol. 4,5; doc. no. XLVI–XLVII, fol. 17; doc. no. VIII, fol. 4, etc.

<sup>61</sup> V. Nota 50.

<sup>62</sup> *Ibidem*.



Le registre cartulaire d'Antonio di Ponzio nous renseigne sur les occupations des habitants des ports.

Les activités les plus importantes étaient celles commerciales ; le produit qui intéressait le plus était le blé. Le registre cartulaire confirme cet état des choses : les contrats datant du 10 décembre 1360, du 3 mars 1361, du 2 avril 1361, du 5 avril 1361, du 27 avril 1361, du 5 mai 1361 portent tous sur des transactions de blé<sup>63</sup>. Même le prix du blé sur le marché de Chilia y est enregistré : le 3 mai 1361<sup>64</sup> Savone Pellegrino Daniele a acheté pour Domenico di Monte-Roso 50 modii de blé<sup>65</sup>, payant pour chaque modius un hyperpère d'or<sup>66</sup>, 12 carats «ad sagium Peyre»<sup>67</sup>. Le blé acheté dans les ports de Dobroudja était destiné, comme le montre les documents, au ravitaillement des villes de Pera-Constantinople<sup>68</sup>, des villes de la péninsule italique en cas de famine, comme ce fut le cas en 1268<sup>69</sup>, ainsi qu'au ravitaillement des colonies du littoral pontique Messembria, Sozopori, Gatopori. Comme l'a remarqué Pegolotti dans «Prattica della mercatura», le blé de Dobroudja remplissait deux conditions essentielles exigées par les marchands génois : il était de bonne qualité et bon marché<sup>70</sup>.

D'autres produits qui intéressaient constamment et au plus haut degré les Génois étaient les produits apicoles. Le registre d'Antonio di Ponzio nous fait savoir qu'il y avait des grossistes spécialisés en la matière. Les transactions de miel sont consignées dans plusieurs contrats, dont celui du 27 avril 1361<sup>71</sup>, conclu entre Marino d'Isola et le Génois Antibre d'Opizzi di Monelia, qui réfère à la vente de 8 cantaria<sup>72</sup> de miel ; quatre autres contrats mentionnent un seul acheteur, le citoyen de Chilia, l'Arménien Sarchis, qui transporte à Constantinople pas moins de 113,5 cantaria de miel<sup>73</sup>. Le produit complémentaire du miel, la cire, est

<sup>63</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no XVI, fol. 4–5, doc. no XLVI–XLVII, fol. 17 v., doc. no XXV, fol. 9 v., doc. no XXXI, fol. 13, doc. no LIX, fol. 22 v.

<sup>64</sup> *Idem*, doc. no XVI, fol. 4–5.

<sup>65</sup> *Modius, modii*, unité de capacité variable dans le temps. À Constantinople, le modius pour les céréales représentait 10.0 ou 8 kilos (cf. Fr. Mølger, *Aus den Schatz Kammers des heiligen Berges*, München, 1847, p. 54, note 201).

<sup>66</sup> Pour la valeur de l'hyperpère, v. Vitalien Laurent, *L'hyperpère byzantin* in *Bulletin de Numismatique Byzantine*, 1940–49, in *Revue des Études Byzantines*, IX/1965, p. 205, note 202.

<sup>67</sup> Expression qui veut dire contrôlé ou pesée à l'aide des unités de mesure étalon de Pera.

<sup>68</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no XLVI, XLVII.

<sup>69</sup> Cf. G.I. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois...*, passim.

<sup>70</sup> Cf. Marc Bloch, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 5–25.

<sup>71</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no XLVII, fol. 18. Le miel provenait du nord de la Dobroudja où il y avait des régions boisées comme la Forêt de Babadag.

<sup>72</sup> Unité de capacité variable au cours du moyen âge. À cette époque-là, à Constantinople, 1 cantaria=8,5 l.

<sup>73</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. V/17 décembre 1360, fol. 2 v.; doc. XV/28 février 1361, fol. 61; doc. XVI/13 avril 1361, fol. 15; doc. XLII/18 avril 1361, fol. 16 v.

constamment mentionné dans les documents commerciaux des Génois de Vicina<sup>74</sup>, Chilia et d'autres ports de Dobroudja. Le contrat du 2 février 1361 conclu entre le résidant de Chilia Iane Koschina et le Génois Geoffredo Marocelo a pour objet la vente de 14,5 cantaria de cire; les contrats des 8 et 24 avril rappellent l'acheteur Antibre d'Opizzi di Monelia<sup>75</sup>, tandis que ceux des 17 février, 11 mars, 2 avril, 6 avril et 6 mai, ont pour acheteur l'Arménien Sarchis<sup>76</sup>, qui avait acquis de grandes quantités de miel lui aussi. Tout ceci justifie la conclusion que dans les ports de Dobroudja les marchands étaient spécialisés.

Le vin de Dobroudja a fait l'objet d'un seul contrat qui se soit conservé, conclu entre Mihace Esterghano de Spiga et Manuel di Riparela le 8 mai 1361<sup>77</sup>.

Un autre produit qui fait l'objet de deux contrats inscrits dans le registre cartulaire est le sel. Le 8 mai 1361<sup>78</sup> Eliano Domenico, burgensis de Pera, vend une quantité de sel au Génois Giovanni Stancone et au banquier de Chilia, Lamberto Buscanini. Les contrats sont importants parce qu'ils ont démontré l'existence d'unités de mesure et des monnaies propres aux ports danubiens, reconnues tout autour de la mer Noire: 9 sommi d'argent «ad pondus Chili»<sup>79</sup> pour chaque modius de sel.

Enfin, le registre d'Antonio di Ponzo confirme l'existence d'un supposé commerce d'argent, le prêt à intérêt – débat entamé lors de l'analyse de l'activité commerciale de Vicina dans la lumière des renseignements fournis par le notaire de Pera, G. Di Predono. Dans le registre d'Antonio di Ponzo on retrouve une série de contrats dans lesquels apparaissent les noms de personnes ayant reçu une somme d'argent en devise indigène – sommi d'argent ou aspri – et qui s'engageaient à en restituer à Pera l'équivalent en hyperpères d'or «ad pondus Peyre». Les documents indiquent de manière irréfutable l'existence du prêt simple à intérêt – on octroyait un prêt dont le montant n'était pas précisé dans le contrat et dont on exigeait la restitution dans la devise forte quelques jours après que le navire aurait accosté dans le port de destination, afin de permettre au débiteur de vendre sa marchandise et de réaliser le profit qui lui permettrait de payer l'intérêt. Ainsi, le 8 mars 1361<sup>80</sup>, Nichita et Sava Azaman de Ghirisunda déclarent avoir reçu de la part de Iane Koschina, habitant de Chilia, une certaine quantité de sommi «ad pondus Chili», s'engageant à payer à Pera 130 hyperpères or «ad sagium Peyre»; le 3 mai 1361<sup>81</sup> Sorleone di Passano déclare avoir reçu de la part de Iane Francopolos et Iane

<sup>74</sup> Cf. G.I. Brătianu, *Recherches sur Vicina...*, cap. V.

<sup>75</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no VIII, fol. 4.

<sup>76</sup> *Idem*, doc. no XXXVII, fol. 14 v.

<sup>77</sup> *Idem*, doc. no XXII, fol. 8 v. et 9.

<sup>78</sup> *Idem*, doc. no LV, fol. 28.

<sup>79</sup> Unité de mesure propre à la ville de Chilia, ce qui prouve que la ville possédait son propre système de mesures, comme d'autres grandes colonies génoises, Tana, Caffa, Vicina.

<sup>80</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no XVII, fol. 6 v.

<sup>81</sup> *Idem*, doc. no LVII, fol. 21.

Vasilicos des sommi d'argent conformes au poids de Chilia, s'engageant à payer à Pera 625 hyperpères or «ad sagium Peyre». Un autre exemple dans ce sens nous est fourni par la traite du 5 mai 1361 dans laquelle Francesco di Porto Venere et Gregorio di San Giovannin, tous les deux habitants de Caffa, déclarent avoir reçu des sommi d'argent de la part de Magolo de Canuila, citoyen de Gênes auquel ils s'engagent à restituer à Pera 375 hyperpères or «ad sagium Peyre» 12 jours après l'arrivée de leur navire dans ce port. Le 6 mai 1361, le même Magolo di Canuila prête à deux burgenses de Pera, propriétaires de navires, Domenico di Rapallo et Giovanini Zoardo, des sommi d'argent conformes au poids de Chilia, les débiteurs s'engageant à payer à Pera le premier 375 hyperpères or 12 jours après l'arrivée de leur navire dans ce port, le second respectivement 500 hyperpères 15 jours après l'arrivée du navire au port. Un autre document, datant du 10 mai 1361<sup>82</sup>, a pour protagonistes Bartolomeo di Castiglione, burgenses de Pera, et Angelo Bisulfo di Diano, qui déclarent avoir reçu du banquier Luchino di Varna des sommi d'argent conformes au poids de Chilia, s'engageant à payer 487 hyperpères et 12 carats d'or conformes au poids de Pera 15 jours après l'arrivée de leur navire au port. Le dernier document que je citerai, datant du 12 mai 1361<sup>83</sup>, enregistre la déclaration de Nicolo Galio, habitant de Pera, propriétaire d'un navire, qui reconnaît avoir reçu de la part de Luchino di Bernama, burgenses, résidant à Pera et banquier à Chilia, des sommi d'argent, et qui s'engage à payer 412 hyperpères or étalon de Pera 15 jours après l'arrivée de son navire dans ce port<sup>84</sup>.

Ces contrats, choisis au hasard parmi les 32 portant sur l'usure dans le registre d'Antonio di Ponzo, illustrent clairement l'introduction d'un type d'affaire supérieure dans les ports de Dobroudja : le commerce d'argent. L'importance générale du commerce pratiqué dans les ports de Dobroudja est prouvée par quelques chiffres, ceux que l'on a pu reconstituer. Ainsi, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (1281–1295), Vicina enregistra des échanges d'un montant d'environ 3 200 hyperpères or par an, soit 20% du commerce de Pera. À son tour, à Chilia se déroulait une activité économique très impressionnante : du 8 au 12 mars 1361, dans les 32 contrats conclus chez un seul notaire, Antonio di Ponzo, a été enregistré un chiffre d'affaires d'un montant de 7 770 hyperpères<sup>85</sup>. Je fais cette remarque vu que l'on n'a pas retrouvé le registre de l'autre notaire de Chilia, Barnabo di

<sup>82</sup> *Idem*, doc. no. LXXXII, fol. 30 v. et 31.

<sup>83</sup> *Idem*, doc. no. XCVI, fol. 36.

<sup>84</sup> Les données sont significatives pour le commerce génois dans la mer Noire. L'évolution des colonies génoises a été ininterrompue jusqu'en 1295, quand éclate la guerre vénéto-génois. Ce conflit a eu pour conséquence la destruction d'une grande partie des colonies génoises de la mer Noire, dont Pera (cf. R.S. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo in Studi giuridici e storici diretti da P.S. Leicht*, Bologna, 1938, p. 302).

<sup>85</sup> Cf. O. Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après un source inédite du XIV<sup>e</sup>-ème siècle* in *Nouvelles Études d'Histoire*, 3/1965, p. 113–116.

Carpina, qui était aussi consul de la ville de Chilia. Une activité économique intense s'est déroulée aussi dans le port de la cité maritime Enisale. Les données et les chiffres s'y rapportant montrent de manière certaine qu'elle a été inférieure à celles de Chilia et de Vicina<sup>86</sup>. Malgré l'opinion qui veut faire du port de la cité d'Enisala un terminal pour les produits agricoles de la Valachie<sup>87</sup>, je crois que là aussi, comme dans le cas de Vicina, de Chilia, de Mangalia, de Licostomo, les produits céréaliers, apicoles, etc. étaient acquis chez les habitants de Dobroudja.

Outre le commerce, dans les ports se déroulait toute une série d'autres métiers ; il y avait des juristes, des banquiers, des courtiers, des meuniers, des bouchers, des balanciers, des aubergistes, des couturiers, des bâtisseurs, etc.<sup>88</sup>

Il est surprenant de ne pas retrouver parmi les métiers pratiqués dans les ports danubiens celui de constructeurs de navires. Il est très probable qu'il y avait de petits ateliers de réparations, nécessaires pour assurer la navigation en de bonnes conditions.

On peut reconstruire hypothétiquement l'aspect des villes ports habitées par les Génois. Je m'appuie sur l'identité qui existe entre la technique du bâtiment employée pour l'édification de la cité Enisale, de la cité de Hârșova et de la «muraille génoise» de Constanța d'une part<sup>89</sup> et, d'autre part, celle utilisée pour la construction des cités de Sudak et de Mangop en Crimée<sup>90</sup>. L'existence d'une même technique utilisée dans le bâtiment fait penser que l'organisation interne de la zone habitée par les Génois dans le port a été identique à celle de Sudak. Il est possible qu'au centre des ports génois se trouvât une grande demeure pour les Italiens, des entrepôts, une chapelle, le tout entouré d'un mur d'enceinte comme celui dont on observe encore les traces à Constanța.

Les villes ports de Dobroudja étaient organisées à l'exemple de leur métropole, la République de Gênes. Toutes avaient à leur tête un consul. Les noms de certains d'entre eux se sont conservés. Ainsi, à Vicina, lors de la période d'involution du port, en 1360–1361, c'était Bartolomeo de Marchi qui était consul et notaire<sup>91</sup>. À Chilia en 1361 le consul s'appelait Barnabo di Carpina<sup>92</sup>, celui de Licostomo, en 1381, Conrado Donato, en 1382 Pietro Embrone et en 1403 Nicolo Fieschi<sup>93</sup>.

Les consuls étaient élus, probablement, pour un an. Ils faisaient office de juges, ayant droit d'aller jusqu'à l'application de jus gladii – la peine de mort. Les

<sup>86</sup> Cf. *idem*, Contributions à l'histoire des colonies génoises en Roumanie aux XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles in RRH, 28/1989, 1–2, p. 27–28, 50.

<sup>87</sup> *Ibidem*.

<sup>88</sup> Cf. R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Aspecte..., loc. cit.*, p. 321.

<sup>89</sup> *Idem*, *Cetatea Enisala, loc. cit.*, p. 27.

<sup>90</sup> Cf. C.O. Visotki, *Ghenuetka fortetia*, Kiev, 1968; voir aussi les commentaires de R.S. Lopez (*op. cit.*, p. 362) et après lui de M. Berza, *op. cit.*, p. 431.

<sup>91</sup> Cf. *Registrul cartular*, doc. no. XXXIX/10 avril 1361 (pour la première fois on trouve la mention du nom du consul de la colonie génoise de Vicina).

<sup>92</sup> *Idem*, doc. no. LXXII.

<sup>93</sup> Cf. R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Aspecte..., loc. cit.*, p. 321–322.

tâches d'un consul génois consistaient en premier lieu à défendre les intérêts des Génois du point de vue économique, financier, juridique et, en cas de guerre, ils devaient assurer le départ de ses concitoyens, avec tous leurs biens<sup>94</sup>. Du point de vue financier, le consul était aidé par la *massaria*. Le cas échéant, il pouvait embaucher des mercenaires, comme ce fut le cas à Vicina, Chilia, Licostomo, etc.<sup>95</sup>. Cette action est importante pour la région de la Dobroudja où l'institution du mercenariat a été introduite au XIV<sup>e</sup> siècle.

Les religions pratiquées par les habitants des villes ports de Dobroudja aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles étaient le christianisme et le mahoméanisme. En ce qui concerne le christianisme, il y avait deux confessions : l'orthodoxie et le catholicisme. L'importance de la confession orthodoxe est démontrée aussi par le type d'institutions ecclésiastiques existant à l'époque en Dobroudja : à partir du XIII<sup>e</sup> siècle il y avait une métropole à Vicina<sup>96</sup>, un archevêché à Silistra et des églises rurales importantes, comme Saint Athanase de Niculițel<sup>97</sup>, qui ont continué leur activité jusqu'à présent, etc. Le nombre des fidèles orthodoxes devait être grand pour que la patriarchie œcuménique de Constantinople y ait autorisé la création d'une métropole. Vers 1340, lorsque le port de Vicina, pour des raisons que nous ignorons, était en pleine décadence, on y nomma métropolitain «in partibus» Macarie<sup>98</sup>. La patriarchie avait même obligé le hiérarque à déclarer qu'il ne quitterait pas Vicina<sup>99</sup>. La suite de cet état des choses fut naturelle : la décadence du port de Vicina a imposé, en 1359, le transfert de la chaire métropolitaine à Curtea de Argeș, résidence des voievodes de la Valachie, ce qui était normal, la métropole demeurant dans la juridiction des mêmes voievodes. Le transfert de la chaire métropolitaine n'a pas conduit à une diminution de la foi des fidèles orthodoxes en Dobroudja, qui, avec la même ferveur, surtout dans les campagnes, ont continué à pratiquer leur confession.

En ce qui concerne la confession catholique, des monastères franciscains ont été fondés dans des villes comme Vicina, Seluda et Licostomo, dont le plus connu fut celui de Vicina, mentionné le 10 avril 1287 dans ces termes : „Tataria Aquilonari Fratres Minores havent monasterae imobilita XVIII in civitatibus et villis infra scriptes quidelicet...in Vicina juxta Danubio, in Maurocastro”<sup>100</sup>. La liste des monastères des Frères Mineurs du vicariat de la Tatarie Aquilonare, la

<sup>94</sup> *Idem*, p. 322.

<sup>95</sup> *Ibidem*.

<sup>96</sup> *Idem*, *Evoluția, rolul și însemnătatea mitropoliei din Vicina* in *Peuce*, VI (1977), p. 233–241.

<sup>97</sup> Cf. Cr. Moisescu, *Un monument feudal dobrogean necunoscut-biserica Sf. Atanasie de la Niculițel*, in «Muzeul Național» III, 1976, p. 241–249.

<sup>98</sup> Cf. R.Șt. Vergatti (Ciobanu), *Evoluția, rolul...*, *loc. cit.*, p. 239.

<sup>99</sup> La lettre du métropolitain Macarie adressée à la patriarchie, reproduite dans *Fontes Historiae Daco-Romanae*, vol. IV, București, 1982, p. 155

<sup>100</sup> V. n. 50.

custodie de Gazaria, datant de 1314–1330<sup>101</sup> et de 1334<sup>102</sup>, complète nos renseignements et démontre l'existence de monastères franciscains à Vicina, Selena. Cette même liste atteste l'existence de 1334 à 1390 d'un monastère franciscain à Licostomo, intégré par ceux qui ont dressé les listes pour des raisons que nous ignorons au Vicariat de Russie<sup>103</sup>.

Le monastère franciscain de Vicina sera mentionné pour la dernière fois le 9 mars 1371 quand on parle de «dominus Lodovicus Vicinensis de Ordine Minorum»<sup>104</sup>; aucun des établissements franciscains antérieurement mentionnés n'apparaît plus dans les listes de 1390. On suppose que les monastères franciscains ont existé dans les ports de Dobroudja déjà mentionnés à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et dans les deux premiers tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, période qui correspond à une intense et florissante activité commerciale et à une politique de tolérance religieuse de la part des Tatars. Mais quand les Turcs ont commencé leurs razzias dans la région, les khans tatars ont cessé d'être tolérants en matière religieuse et les moines franciscains, ainsi que les Génois, ont dû quitter la Dobroudja. Les efforts des Franciscains de convertir la population indigène au catholicisme n'ont pas abouti. Leur seul grand succès fut la conversion au catholicisme de la garde tatare de la ville de Vicina en 1286–1287.

La religion mahométane s'est imposée en Dobroudja après la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. En 1261, les Turcs seldjoukides implantés autour de Babadag ont imposé leur religion et leur confession. Le souvenir de leur existence sur ces terres se conserve jusqu'à présent par le tombeau de Sarı Saltuk, qui se trouve au centre de cette ville. Au nord de la région, aux alentours de la ville d'Isaccea, on a découvert de nombreux trésors et des monnaies portant les enseignes distincts, mahométans, de la Horde d'Or<sup>105</sup>. Leur densité dans la région prouve non seulement qu'autour du port d'Isaccea se déroulait une activité économique intense, mais aussi l'existence d'une population nombreuse de religion mahométane. Certes, les Mahométans vivant dans les villes portuaires aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles étaient beaucoup moins nombreux que les Chrétiens.

Enfin, la dernière question que je veux soulever est celle de la langue employée quotidiennement par la population des villes ports. Indubitablement, c'était tout d'abord le roumain, la langue des indigènes. Mon opinion est soutenue aussi par certaines corrections présentes sur le registre d'Antonio di Ponzo, connues sous le nom de lapsus calami. L'emploi de la langue autochtone est dû à l'adaptabilité des étrangers aux conditions locales d'une part et d'autre part aux rapprochements très forts existant entre le roumain et l'italien.

<sup>101</sup> *Ibidem*.

<sup>102</sup> Fr. Paulinus de Venetis, *Provinciale ordinis Fratrum Minorum vetusti simum secundum Codicem Vaticanum*, no 1960, Fr. Comardus Euben, MMC, Quaracchi, 1892–1900, p. 324.

<sup>103</sup> *Ibidem*, p. 325.

<sup>104</sup> *Ibidem*.

<sup>105</sup> Cf. E. Oberländer-Târnoveau, *op. cit.*, *loc. cit.*, passim.

Pour conclure, je peux dire que les villes ports de Dobroudja aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles sont les premières villes du moyen âge roumain. Du point de vue chronologique, elles sont antérieures aux villes de Câmpulung Muscel, Curtea de Argeș, Baia Moldovei, Suceava et même aux villes de Transylvanie. Si on se penche sur les dénominations des villes de Transylvanie, on remarque facilement qu'au XIII<sup>e</sup> siècles elles n'avaient pas encore la qualité de villes. Toutes sont suffixées par «dorf» (Hermannsdorf, par exemple), ce qui prouve que dans la conscience des contemporains ces habitats passaient pour des villages. Les villes ports de Dobroudja ont constitué un exemple pour les autres régions roumaines. Elles ont contribué en même temps à l'épanouissement de la civilisation portuaire originaire de cette région de la mer Noire, peu connue et étudiée jusqu'à présent. Il faudrait peut-être signaler aussi combien nombreuses sont les localités marquées sur les portulans et les mappemondes dans la zone du littoral de la mer Noire allant du Cap de Caliacra jusqu'à l'embouchure du Dniestr ; ceci démontre l'existence dans cette région d'une population dense, riche, ouverte aux échanges et aux relations économiques. Au-delà de cette zone, entre l'embouchure du Dniestr et la péninsule de Crimée, il n'y a plus de localités. C'est une démonstration éloquente de l'existence dans cette zone d'un autre type de population.